

Chapitre 10 - Orphelins et Défense d'ivoire

À Nairobi, nous bénéficions de l'extraordinaire hospitalité d'un jeune coopérant d'Alcatel, Arnaud Thépenier. Elle nous permet de nous lancer dans la rédaction de la première partie du premier tome de nos aventures africaines. En effet, face à la somme d'anecdotes, de rencontres et d'enseignements tirés de notre marche, Nicole Lattès, notre éditrice chez Robert Laffont, a convenu que, d'une part, ce serait du gâchis de faire entrer à tout prix cette richesse en un seul ouvrage et que, d'autre part, il valait mieux nous mettre à écrire le plus tôt possible pour ne pas perdre la substance de la découverte initiale. Nous avons en effet été plus lents que prévu. Nous sommes allés plus au fond des choses, au cœur des histoires que l'on nous a confiées. Jour après jour, notre aventure « dans les pas de l'Homme » est devenue plus humaine que sportive. Plus nous avons avancé en Afrique, plus le continent nous a semblé grandir. Projeté depuis Paris, notre périple devait durer 18 mois pour environ 10 000 km. Mais à genoux sur les fameuses cartes Michelin n° 954 et 955, le curvimètre en main, nous restions bien loin des réalités. La réalité est là : en 20 mois, nous avons couvert à peine plus de la moitié de notre parcours, et le plus dur reste à faire. Cela fait longtemps que nous avons pris le pouls de l'Afrique. Notre temps est devenu espace de liberté et d'expression, de rencontre et de partage. Nous ne le comptons plus, nous le vivons.

Deux mois d'arrêt, donc, que nous mettons à profit pour préparer la suite de notre itinéraire, commander de nouvelles chaussures, nous recharger, replumer évoque le poids en vitamines et sels minéraux, et retracer par écrit notre parcours en Afrique du Sud au fil du fantastique accueil que nous y avons reçu. En dehors de ce travail d'écriture, nous y organisons des rendez-vous et des tournages. Arnaud a remplacé, chez Alcatel, le cousin de notre belle-sœur, qui, faute de pouvoir nous accueillir à Nairobi, a passé le flambeau à son successeur : « Il y a deux marcheurs fous qui arrivent, je devais les accueillir chez moi. Vois ce que tu peux faire... » Arnaud ne fait pas les choses à moitié. Laure, son adorable fiancée, montée sur ressorts comme un lutin, fait en sorte que nous ne manquions de rien. Nous sommes choyés. Ils nous passent leur chambre d'amis dotée d'un vaste lit double, dans laquelle je me dresse un tout petit bureau. Pendant que j'écris, Sonia relit, annote, émonde, rajoute des fleurs dans mes déserts, de la sensibilité quand je suis trop technique, de l'humilité quand je suis fanfaron, du cœur quand je suis trop cru. Notre écriture est bicéphale. Comme cette aventure ne serait, sans elle, que de la sueur, ce livre serait sans saveur. Serait sans elle sans saveur : prob. Nous avons aussi beaucoup de travail à effectuer sur nos images. Sonia « déruse » une quarantaine de cassettes de 42 minutes, renoue contact avec notre producteur et avec Florence Tran, qui réceptionne et digère toutes ces images en France pendant que nous marchons. Avec nos articles, nos chroniques et nos indications de tournage, elle élabore nos trois premiers films à partir de nos 156 premières cassettes de 40 minutes de rushes, soit 6 240 minutes d'images. Un sacré boulot. Et dire que nous ne la connaissons même pas— elle est arrivée sur le projet en cours de route !

Nairobi est une ville dangereuse et moche, polluée et matérialiste, violente et chère. L'inverse de ce qui anime notre marche. D'aucuns la surnomment « Nairobberry ». Nous restons enfermés dans notre appartement, dans la résidence du Blackrose, près du Yaya Center et goûtons aux joies de la sédentarité : intimité, silence, propreté. Pendant notre séjour, nous rencontrons trois personnalités importantes : Louise Leakey, Nigel Pavitt et Jill Woodley. La première est la petite fille de Louis et Mary Leakey, la fille de Richard et Meave Leakey ; elle a repris le flambeau familial de la recherche paléo-anthropologique au Kenya, notamment à Koobi Fora, sur les rives du lac Turkana, site de fouille très important par lequel nous comptons passer. Le second est un photographe de renom qui travaille de longue date en pays turkana et connaît le pays comme sa poche – nous avons besoin de tuyaux. La troisième

gère l'orphelinat pour éléphanteaux de Daphné Sheldrick, situé en bordure du parc national de Naïrobi, du côté de Karen, banlieue chic de la mégalopole ainsi nommée d'après la célèbre baronne Blixen. Ici, des allées de jacarandas et de tulipiers bordent les routes ; au loin, vers l'ouest, les Ngong Hills ou « les collines du Ngong » : plus joli en français ? À vous de voir dentèlent l'horizon. Nous ne résistons pas longtemps à la perspective d'approcher des éléphanteaux.

Un matin, nous avons rendez-vous à 11h pour filmer la tétée des petits protégés devant un parterre de visiteurs. Jill, mariée à un Français, parle notre langue couramment. Elle nous sert le thé chez elle, dans une maison simple et ouverte sur la brousse, sentant bon l'aventure africaine, maison pleine d'allées et venues d'oiseaux et de petits visiteurs ? sens ? avides de miettes de muffins. Soudain, en regardant sa montre elle s'exclame :

— Vite ! Il faut y aller ! Ces bons petits diables sont très ponctuels !

Réglés comme du papier à musique, six éléphanteaux déboulent de la brousse sans crier gare, escortés au pas de course par leurs soigneurs. Devant le paysage du Parc national, sur un espace dégagé de latérite rouge-sang, attendent les biberons pleins de lait. C'est la ruée ! A la queue leu-leu, ils courent pattes tendues et oreilles flappantes, la trompe moulinant devant eux dans une grande excitation, train fébrile adorable est souvent employé dont les wagons se détachent d'un coup, au sprint, dans un charivari de barrissements, de claquements d'oreilles et de trépignements de pieds. Les spectateurs sont aux anges. De vrais jouets ! Passé la cohue et la peur d'avoir été oublié, après un seau renversé et un gros chagrin exprimé bruyamment, chaque bébé a trouvé son soigneur et siffle avec délectation deux biberons de deux litres, l'œil en pâmoison et la trompe enroulée autour du cou de la nounou, ou renversée en une posture extatique. Et slurp ! Et slurp ! Et slurp ! Jill porte sur tous un regard maternel.

— Ce lait maison a nécessité plus de 28 ans de mise au point. Le lait de vache est un poison pour les éléphants. Nous partons d'une poudre pasteurisée à laquelle nous rajoutons des sels minéraux et des vitamines ainsi que du lait de soja, mais je ne vous en dit pas plus, le reste est un secret !

— Comment sont-ils arrivés ici ?

— Là ! Le petit éléphant avec l'oreille aux trois quarts entaillée, c'est Burra. Sa famille était en route entre les parcs de Tsavo-Ouest et Tsavo-Est, où une tribu de Kambas s'est installée illégalement en tendant partout des collets pour attraper tout ce qui passe. Il avait huit mois quand on nous l'a apporté, mutilé, émacié, traumatisé : le fil de fer du collet était incrusté de plusieurs centimètres dans la nuque, les muscles étaient sectionnés ainsi que ce bout d'oreille ; il ne pouvait plus soulever la tête. Cela fait neuf mois qu'il est ici et, maintenant, il pète la forme !

Sonia interroge :

— Mais pourquoi les éléphants n'évitent-ils pas les contacts, dans les zones peuplées ?

— Les éléphants se déplacent sur des routes de migrations millénaires qu'ils conservent dans leur mémoire. Ce sont les hommes qui s'installent sur leur chemin. En cas de conflits territoriaux et de pression démographique, les éléphants sont toujours perdants. Là, par exemple, vous avez Thoma, c'est une petite éléphante qui est restée sur place après que sa famille a dévasté un champs en bordure du petit parc des Thompson Falls, dans les Aberdares. Les éléphants, là-bas, ont développé une vie nocturnale pour ne pas être perturbés par les hommes. Mais Thoma, restée sur le carreau, est devenue le bouc émissaire d'une populace en fureur, elle a reçu des coups de lance, de machette, et la foule hargneuse l'a conduite à la prison de Nyahururu, où elle a été enfermée derrière les barreaux. Je ne sais pas si vous

imaginez la scène ! Quand on est arrivé, elle était à l'agonie, prostrée dans une mare de sang, assise sur les blessures infligées à son postérieur. Elle est restée une semaine entre la vie et la mort, sans dormir, elle faisait des cauchemars terribles ! Heureusement, elle ne rejetait pas son lait, sinon elle serait morte. Nous l'avons soignée avec de fortes doses antibiotiques en ajoutant de la poudre d'argent dans son lait pour renforcer son immunité et de la camomille homéopathique pour la calmer. Elle a le même âge que Burra et, à présent, elle semble avoir tout oublié. Dieu soit loué !

Assouvi, repus, le groupe s'égaille devant la petite mare de boue rouge. L'un après l'autre, les éléphanteaux tâtent la température du bout de leur trompe tendue, puis avancent une patte timide avant de se jeter tout entier dans la gadoue avec une joie sans mélange.

— Oh, regarde !'exclame Sonia. Thoma est entrain de pousser à l'eau le petit morpiauçot, là-bas !

— C'est Solango, le plus petit de la bande, mais pas le moins coriace ! Il a été retrouvé âgé de deux mois seulement, coincé dans un puits, les oreilles complètement brûlées par le soleil. Sous la peau desquamée, il était rose comme un cochonnet. C'est le plus en retard, mais croyez-moi, un jour, ce sera un mâle dominant...

A cet instant, ayant échappé de justesse au bain forcé, le voilà qui prend en chasse un phacochère aussi gros que lui, toutes oreilles déployées, queue dressée et trompe minuscule barrissant comme une furieuse trompette. Une fois son devoir accompli, il revient et saute d'un coup dans la mare en éclaboussant les cinq autres. Ce qui déclenche une totale frénésie. A l'horizontale, sur le côté, les éléphanteaux se mettent à nager la brasse indienne sur place avec fureur en envoyant valser de la boue dix mètres à la ronde. La scène est apocalyptique, les éléphants rouges sont déchaînés, Seraan pique une tête, ressort couverte de boue, Solango grimpe sur le dos de Thoma pour rouler à la renverse en faisant une bombe de tous les diables. La foule de touristes est en délire. Un vrai show Barnum, mais 100% naturel. Jill jubile :

— Les éléphanteaux ont besoin de jouer, d'être heureux. Pour nous, c'est le meilleur indicateur de leur santé. C'est pour cela qu'ils ont besoin d'être en famille. La nuit, ils dorment dans des boxes, avec leurs soigneurs. Ils en ont chacun trois pour éviter de créer entre eux une trop grande dépendance. Les soigner est une tâche de tous les instants, du vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Enfin, vous savez, Serra, Soslan et Solango ont vu leurs familles massacrées par des braconniers ; ils font des cauchemars, c'est pourquoi il faut les entourer de soins et d'amour particuliers. Il leur arrive même de faire des dépressions !

— Vous en perdez beaucoup ?

— Les petits arrivent souvent dans un tel état qu'ils se laissent mourir de faim où ne se remettent pas de leurs blessures. Nous avons à peu près 40% de pertes. A quatre mois, ils font leurs dents, ce qui leur donne d'épouvantables diarrhées dont ils meurent parfois tant leur métabolisme est fragile et déstabilisé par le traumatisme qui les a menés ici. A Tsavo, là où nous déplaçons nos protégés devenus trop grands, nous avons trois éléphants sans trompe, vous imaginez la tête qu'ils peuvent avoir ? On dirait des cochons géants ; ils les ont perdues sous les coups de machettes ! Dur de pardonner à l'homme, dans ces conditions ! Surtout quand on a une mémoire d'éléphant...

Sortis de l'eau, nos éléphants, cuivrés par la boue, entreprennent de se rouler dans la terre battue. Sous des tornades de rire, Solango rampe comme un soldat pour se frotter le ventre. Burra, son grand copain, vient lui donner des coups de tête, comme s'il était jaloux de son succès. Il est aussitôt arrêté par le soigneur, qui le réprimande, l'index levé et la voix

tonnante. L'autre recule, trompe levée, oreilles déployées puis se retourne l'air de dire : « ben quoi ! Y'a pas de mal ! J'voulais juste rigoler un peu !

Sonia enchaîne :

— Et que faites-vous quand ils ne sont pas sages ?

— Les gardiens et les soigneurs doivent incarner l'autorité du groupe pour que ces éléphanteaux puissent un jour être réintégrés dans la nature au sein de hordes existantes, car c'est là notre objectif principal. Ils doivent donc apprendre à bien se comporter. Pour les situations extrêmes, où l'on sentirait le caractère d'un éléphant nous échapper et mettre en danger la vie des soigneurs et des autres éléphants, nous avons un petit appareil qui envoie de faibles décharges électriques, qui sont vite interprétées comme une punition, aussitôt suivie de gros câlins consolateurs. Heureusement, nous n'y avons que très rarement recours.

— Vous ne les récompensez pas avec des friandises ?

— Jamais ! Ça serait causer leur perte. Nos éléphants ne se nourrissent que de feuillages récoltés en brousse afin de ne pas prendre goût aux légumes ni aux fruits. On a vu des éléphants défoncer des voitures ou aplatir des maisons uniquement parce qu'il y avait des oranges à l'intérieur. Un animal à qui on a jeté inconsciemment des fruits lors d'un safari est un condamné à mort en sursis. Il se fera tôt ou tard tuer dans un verger.

— Combien de temps gardez-vous les petits ici ?

—Après deux ans, on sèvre progressivement les éléphants et on les conduit dans notre ranch de Tsavo, où ils sont intégrés aux groupes des semi-adultes qui les ont précédés. Là, ils font de longues marches dans la brousse avec leurs soigneurs, tombent sur des marquages olfactifs de hordes sauvages, en rencontrent parfois, passent la journée avec eux et rentrent le soir au bercail. Le miracle, c'est qu'ils sont très bien accueillis. Un jour ou l'autre, cela dépend de chaque individu, ils trouvent le contact des éléphants plus stimulant que celui des hommes et sont intégrés, un à un, à des familles du Tsavo.

— Qu'est-ce qui explique les différences d'intégration ?

— Ceux qu'on a eus bébés tendent à rester proches de nous tandis que ceux qu'on récupère à un ou deux ans s'intègrent très rapidement. Au final, sur nos quarante orphelins adultes ou adolescents, vingt-quatre sont encore dépendants de notre ranch, mais sous l'autorité d'une matriarche adulte qui refuse volontairement le retour à la vie sauvage pour s'occuper d'eux. C'est incontestablement un sacrifice de sa part. Actuellement, c'est Emilie qui occupe ce rang, ayant récemment remplacé Malaïka. Seize autres ont réussi leur intégration dans des hordes sauvages. Ils viennent de temps à autre présenter leur nouvelle progéniture à leurs soigneurs qu'ils n'oublieront jamais.

Leur bain de terre fini, les éléphanteaux effeuillent délicatement des branches à deux mètres des touristes ébahis derrière leur cordon de sécurité, puis s'en retournent tranquillement vers un coin de forêt où ils vont passer l'après-midi à l'ombre, en compagnie de leurs soigneurs. Jill se tourne vers nous :

— Comme vous avez l'air très intéressé, je vous invite à déjeuner. A deux heures, nous allons transfuser un microscopique éléphanteau âgé de quelques jours avec du sang qu'on a prélevé hier après-midi sur Thoma.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? — S'enquiert Sonia.

— Nous l'avons reçu hier. Cette petite femelle a été retrouvée embourbée dans le parc de Meru. Elle n'avait même pas la force de s'extraire. Elle est complètement anémiée par une terrible diarrhée.

A deux heures, Jill nous mène dans un coin de la forêt où les soigneurs de la malade ont tendu des couvertures entre les arbustes pour créer un véritable ombrage. La petite éléphante gît sur le côté sous une petite couverture, un linge humide sur les yeux, sa minuscule trompe se contractant et se relâchant au rythme du doux ronflement de sa ventilation. Amos, jeune Kikuyu tout attendri, veille à ses côtés :

— Wendy n'a sans doute pas eu assez de lait durant ses vingt-quatre premières heures d'existence. Ce premier lait contient un taux de colostrum indispensable à la constitution d'une bonne immunité. Passé ce délai, les petits meurent en général de dysenterie ou de septicémie.

— D'après vous, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Soit la horde a été dérangée et a pris la fuite précipitamment en la laissant derrière, soit c'est une jumelle. Ça arrive souvent que les mères abandonnent un des petits si elles sentent qu'elles ne pourront pas les allaiter tous les deux, surtout en ces périodes de stress que connaissent les éléphants.

— Et elle va s'en sortir ?

— Elle n'a pas assez d'anticorps, c'est pourquoi le lait qu'on lui donne lui flanque la diarrhée. On rétablit la déshydratation par l'adjonction de sels minéraux dans son lait mais ça ne nous mène nulle part, si on ne la guérit pas !

Arrive le vétérinaire avec sa précieuse bouteille de plasma. Il se met aussitôt à l'ouvrage. La veine de la patte arrière résiste, il se tourne vers l'oreille, très irriguée. A la piqûre, la pauvre petiote se réveille dans un cri déchirant, tente de se redresser, mais l'anesthésiant ne tarde pas à l'emporter dans le coton. Le véto installe tout de suite la perfusion :

— J'ai centrifugé le sang de Thoma pour n'en tirer que le plasma, riche en plaquettes et en anticorps. Comme on ne connaît pas les groupes sanguins des éléphants, supprimer les globules rouges et les globules blancs diminue le risque de rejet. Avec ça, elle devrait s'en tirer !

Une fois sur pattes, Wendy titube un peu, se ragaillardit en jouant dans nos jambes comme un pilier de rugby dans un pack. Puis elle se met à shooter dans une chambre à air de camion ; une vraie terreur. Amos essaye de la calmer, rien n'y fait, elle veut s'exciter tout son saoul. Quand elle est sur les rotules, elle retourne à son matelas et tombe comme une masse. Sonia qui a pris la bonne habitude de faire une sieste après chaque déjeuner, en profite pour remplacer Amos, s'allonge à côté de Wendy et ne tarde pas à la rejoindre dans les bras de Morphée. Amos me chuchote alors à l'oreille :

— Wendy, en langage méru, cela veut dire « espoir » !

Si vous voulez parrainer un petit éléphanteau orphelin, il ne vous en coûtera que 50 euros par an. Retrouvez Soslan, Burra, Solango ou Thoma sur www.sheldrickwildlifetrust.org

Pour alimenter notre réflexion sur le sort des éléphants d'Afrique, Jill a la bonne idée de nous convier à la projection privée, au musée de Nairobi, du dernier film de Simon Trevor, cinéaste animalier de renom, ayant notamment à son actif les scènes animalières de *Gorilles dans la Brume* et *Out of Africa*. L'avant-première de *Wanted dead or alive* ! a lieu devant les

représentants du CITES (International Convention on Trade in Endangered Species) venus des pays d'Afrique concernés par la polémique sur la réouverture ou non du commerce de l'ivoire. Au nombre des plus fervents opposants à cette réouverture figure l'emblématique Richard Leakey, ancien directeur de KWS (Kenyan Wildlife Services) et instigateur du moratoire absolu mis en place au début des années 1990.

Le film commence par des charges d'éléphants. En série. Impressionnantes. La voix du commentateur demande : « Pourquoi ? » Agressivité ? Hostilité envers l'homme ? Non ! Peur ! Les éléphants du parc de Tsavo ont encore peur. Ils se remettent à peine des vagues de massacres des années 1970 et 1980, qui ont vu leur nombre passer de quarante-cinq mille à quelques centaines. Les plus âgés, ayant eu la chance de survivre au massacre, se souviennent et conservent une méfiance irrépressible à l'égard des humains. Sur le long terme, c'est toute la société éléphantine, avec sa hiérarchie, ses initiations, ses structures, qui a été déstabilisée, donnant naissance à une catégorie de voyous, des mâles dominants mal intégrés, mal élevés, qu'on finit par appeler « éléphants à problèmes », surtout quand ils se rapprochent des cultures. Ils restent longtemps solitaires, n'acceptent pas l'autorité d'autres mâles, sèment la pagaille dans les hordes. Ces traumatismes psychologiques commencent juste à s'estomper, les hordes à retrouver leur équilibre générationnel et leur place dans un écosystème qui a besoin d'eux, et voici que les pays d'Afrique australe militent pour lever l'embargo sur le commerce de l'ivoire, mesure qui relancerait instantanément le carnage.

La simple évocation de cette possibilité a poussé des braconniers à anticiper sur l'avenir et coûté la vie à une soixantaine d'éléphants, au Kenya en 2001. Le film de Simon Trevor revient en détail sur l'une de ces sinistres boucheries : treize éléphants éliminés à la Kalachnikov par deux braconniers somalis dans le nord de Tsavo-Est. Au cours du film, on assiste à la traque des deux tueurs, organisée avec des équipes de rangers déposés par hélicoptère à des points stratégiques du parc grâce au GPS. Des pisteurs suivent leur trace au sol au risque de tomber dans une embuscade. Des campements sont retrouvés, les cendres encore chaudes, puis les défenses, enterrées dans la fuite, puis une fusée anti-aérienne et des grenades, abandonnées. Conscients d'être traqués sans relâche, les braconniers se débandent. Une équipe de tireurs est déposée près du seul point d'eau de la région. Les fuyards n'en prennent pourtant pas la direction. Ils semblent s'échapper. Cependant, une nuit, contre toute attente, ils tournent à angle droit et se dirigent vers la mare, où ils trouvent la mort sous le feu des rangers à l'affût... Treize éléphants, deux hommes... Le commentateur s'interroge : pourquoi tout ce sang versé ? La pauvreté ? La surpopulation des éléphants ? Les désastres écologiques ? Non. Simplement, la rumeur a couru que peut-être certains stocks d'ivoire pourraient être négociés au cas par cas par la nouvelle convention du CITES...

À l'issue d'un commentaire de conclusion, nous avons la chance de pouvoir interviewer Richard Leakey, venu appuyer l'argumentaire de ses talents d'orateur.

— Pour vous, il faut « qu'une porte soit ouverte ou fermée » ? Il ne peut pas y avoir de compromis ou de solution au cas par cas en fonction de la surpopulation d'éléphants, dans certains pays d'Afrique australe ?

— Sachez tout d'abord que l'Afrique ne peut pas vivre sans éléphants. Ils sont indispensables à l'équilibre écologique de la brousse. Ensuite, l'idée même de surpopulation est une absurdité. Seul l'homme a cette tendance. Les éléphants ont des cycles naturels de contrôle des naissances établis par les limites de l'écosystème qu'ils habitent. Ils fabriquent le paysage, le façonnent, et sont façonnés en retour par la nature. Là où il y a trop d'arbres, ils dégagent de l'espace pour le retour d'étendues herbeuses, là où il n'y a pas assez d'arbres, ils en replantent par le transport de graines dans leur fumier. Si les ressources manquent, les femelles ne sont pas fertiles. Et les sécheresses se chargent de l'élimination naturelle des

surplus de population. Pas besoin d'organiser des safaris sanguinaires ! La vérité, c'est que les éléphants ne sont jamais un problème écologique, mais que certains hommes malintentionnés essaient d'en faire un problème social et économique. On ne parle des éléphants que lorsqu'ils entrent en conflit avec les hommes. Ce qui, la plupart du temps, arrive quand ceux-ci envahissent leur territoire et transforment en champs à très faible productivité des forêts qu'ils ont brûlées. En premier lieu, c'est l'intérêt financier qui reste le principal moteur du débat et l'argument premier pour la réouverture du commerce des produits dérivés de l'éléphant. L'abattage sélectif préconisé par le Zimbabwe et la Namibie crée un marché, un circuit économique qui en voudra toujours plus, qui ne se contentera pas des quotas, qui répondra aux lois du marché. Le cuir est revendu à haut prix au Japon, la viande est transformée à bas prix en boîtes pour chien, les poils relancent la fabrication de bracelets ou d'horreurs vendues aux touristes, les pattes deviennent d'immondes tabourets, sans parler de l'ivoire, transformé par les Asiatiques en sceaux ou autres gadgets pathétiques.

— N'y a-t-il pas des fuites dans les dispositions actuelles pourtant officiellement très restrictives ?

— Nous sommes en effet sur la mauvaise pente. En 1989, le CITES avait placé les éléphants sur l'appendice 1 de quel texte ? des espèces entièrement protégées avec embargo sur tout commerce d'ivoire. Le prix de l'ivoire avait alors chuté dramatiquement ainsi que les motivations de braconnage. J'ai été à l'origine de l'élimination de trente tonnes d'ivoire pour démontrer que l'ivoire ne valait plus rien, et que la marche arrière était impossible. . Le président Moi avait eu l'intelligence d'accepter. Depuis dix ans, la recrudescence du tourisme a démontré qu'un éléphant vivant rapportait beaucoup plus qu'un éléphant mort, et qu'il profitait aux communautés locales et aux gouvernements plutôt qu'aux mafias et aux fonctionnaires corrompus. Mais, pour répondre à votre question, le lendemain de l'instauration du moratoire qui faisait glisser le sujet en annexe 2, ai-je compris ? Hong Kong vendait son stock au plus offrant. Cela a satisfait pour un temps le marché chinois, mais n'a heureusement pas relancé le marché mondial. Cependant, n'oubliez jamais que nous sommes dans une logique de globalisation des échanges, et que l'ivoire d'un éléphant zimbabwéen, congolais ou kenyan a la même couleur. On ne peut donc pas prétendre tuer un éléphant en Namibie sans hypothéquer l'avenir de ceux qui vivent dans nos parcs nationaux kenyans, et font vivre des centaines de milliers de Kenyans. Ceux qui prétendent l'inverse ont un intérêt financier dans l'affaire. Ce sont des menteurs. Il faut une approche globale très ferme, sinon on retombera dans un cycle d'élimination drastique des éléphants. Dix ans, cela a été juste le temps nécessaire pour deux générations de voir le jour. En 1997, la convention CITES qui a eu lieu à Harare, au Zimbabwe, a contourné de façon scandaleuse le moratoire en accordant la permission au Zimbabwe, à la Namibie et au Botswana de vendre au Japon leurs stocks d'ivoire, même si les éléphants restaient dans l'appendice.

— Comment ont-ils pu faire ça ?

— Ils ont prétexté leur pauvreté et leur population affamée. La corde sensible ! De qui se moque-t-on ? Qui oserait croire que la population pauvre a profité de cette infâme transaction ? En avril 2000, le lobby d'Afrique australe en faveur de la réouverture gagnait encore du terrain, même si tous ont reconnu que le débat avait réactivé le braconnage alors que les populations d'éléphants avaient été stabilisées naturellement. Leur position était d'interdire tout commerce des produits d'éléphants, y compris les éléphants vivants, à l'exception des stocks d'ivoire d'éléphants morts naturellement... Vaste hypocrisie ! Prenant ces négociations pour un fait accompli, le Zimbabwe a vendu en juin 2000 d'énormes quantités d'ivoire à la Chine. Nous essayons d'expliquer aux représentants du CITES présents dans la salle ce soir-là, que les lois du marché fonctionnent sans discernement : dès lors qu'il

Il y a une demande, l'offre ne peut pas être contrôlée, s'agissant d'animaux sauvages. En 2001, de l'ivoire congolais issu de la guerre civile a été intercepté en transit vers l'Inde, la Thaïlande, la Belgique et l'Égypte. De minuscules défenses d'éléphants en provenance de la jungle équatoriale – donc prélevées sur une espèce en voie de disparition... Le CITES, qui aurait dû contrôler l'interdiction de tout commerce, a largement échoué dans son mandat. Sa perte de crédibilité jouera contre la sauvegarde des éléphants, dans les négociations que nous avons à tenir.

— En quoi les éléphants sont-ils indispensables à l'Afrique ?

— Prenons l'exemple de Tsavo. Cette région est devenue un parc uniquement parce qu'elle était semi-désertique, impropre à l'agriculture et même à l'élevage extensif des tribus pastorales. La leçon à tirer de l'expérience, c'est que la quasi-disparition des éléphants à la fin des années 1980, a entraîné celle d'autres animaux, antilopes, et prédateurs. Toute la chaîne a été affectée. D'une part, parce que les éléphants dégagent des étendues herbeuses en abattant le surplus d'arbres, d'autre part, parce qu'ils creusent les trous d'eau et les maintiennent à flot – en piétinant et tassant leur fond argileux, ils étanchéifient les mares, qui conservent plus longtemps leur eau. Une étude a montré que trois kilos de fumier renferment jusqu'à 9 000 insectes, qui profitent aux oiseaux et autres insectivores. Les bousiers enterrent leurs boules et fertilisent le sol. Les carcasses d'éléphants entretiennent toute la chaîne des charognards. Après la disparition des éléphants, la brousse est devenue sèche, pauvre, impénétrable et déserte. Les éléphants ouvrent les pistes qui profitent à tous, ce sont les jardiniers de la brousse.

— Mais la pression humaine sur l'environnement et l'espace des éléphants augmente ...

— Il y a trente ans, l'Afrique comptait trois millions d'éléphants. On ne parlait pas de surpopulation. Aujourd'hui, elle est revenue à deux cent cinquante mille, un chiffre qui va encore baisser. Les principales causes de conflits avec les hommes ont pour cause l'étroitesse des parcs qui pousse les hordes à aller s'approvisionner au-dehors. Dans la réserve de Samburu par exemple, des groupes se déplacent entre deux parcs à la faveur de l'obscurité. Ils peuvent faire beaucoup de dégâts sur le chemin. Le suivi satellite d'un grand mâle, que vous avez vu dans le film, est à cet égard très révélateur.

— Quelle solution préconisez-vous donc ?

— Nous sommes face à un problème de management. Dans son état actuel de développement, et en prenant en compte les facteurs sociaux, économiques et politiques, l'Afrique n'est pas prête pour contrôler une réouverture du commerce, même très réglementée et sectorielle, sur les produits d'éléphants. Donc, l'interdiction absolue doit être maintenue, mordicus, à n'importe quel prix. Dans le cas contraire, les éléphants sont condamnés, et avec eux des pans entiers de ces économies fragiles.

Le problème des éléphants n'est qu'une toute petite partie d'un problème plus global qui prend des proportions alarmantes : celui de la viande de brousse. Finalement, les éléphants ne sont pas trop mal lotis en comparaison du gibier classique. La recrudescence du braconnage de « *bushmeat* » est devenue la préoccupation des rangers. La pression sur les milieux naturels sans cesse croissante des populations affectées par une pauvreté endémique conduit à cette prédation aveugle qui détruit le gibier en bordure des parcs nationaux, sans parler des zones communales ou tribales... Un exemple : la ligne de train entre Mombasa et Nairobi compte une cinquantaine de gares. Dans un rayon de six kilomètres autour de chaque gare, on compte jusqu'à dix mille collets ! La viande va directement dans les bidonvilles ou sur les tables des restaurants de Nairobi. Chaque jour, au cours de leurs patrouilles, nos rangers démontent entre cent et trois cents collets, qui ont tué de trois à cinq animaux – morts parfois

depuis plusieurs jours, donc impropres à toute consommation.— Mais alors, comment lutter contre ce fléau ?

— Sur plusieurs fronts. Premièrement, compte tenu que l'espace humain s'étale, il va falloir tracer des frontières plus précises et définitives entre zones « avec ou sans animaux », et entre zones « avec ou sans hommes ». Tous les problèmes viennent du fait que les braconniers entrent dans les parcs, et que les animaux en sortent. Pour empêcher cela, il n'y a qu'une solution : la clôture. D'un côté les hommes, de l'autre les animaux. La mort pour l'homme ou pour l'animal qui enfreint les limites. Cette politique est indispensable dès lors qu'un pays se développe démographiquement et économiquement. Elle répond à une organisation rationnelle de l'espace. À court ou moyen terme, il n'y a pas d'autre solution au Kenya. Ce modèle fonctionne très bien en Afrique du Sud, avec le Kruger Park, notamment, où le braconnage est inexistant.

Deuxièmement, il faut braquer les projecteurs sur les gardiens de ces règles : les rangers. Quatre cents rangers armés, pour le pays, ce n'est pas assez ! Et, plus que des soldats capables de tuer des braconniers, comme nous l'avons vu dans le film de Simon Trevor, ils doivent être des professionnels de l'écologie capables de devenir des membres actifs de la conservation. Il faut au moins doubler leur nombre et leurs moyens en véhicules. Avec une clôture, leur travail sera plus efficace, car ils sauront où et quoi surveiller.

Troisièmement, l'éducation reste un axe prioritaire. C'est la génération à venir qui devra décider si oui ou non il y a de la place pour les animaux sauvages en Afrique. Il n'y a pas encore assez d'enfants africains dans les parcs. Ces derniers deviennent des sanctuaires à touristes étrangers ! Les petits Kenyans doivent avoir le sentiment et la fierté de savoir que ces animaux vivants leur appartiennent, qu'ils constituent leur patrimoine pour le bénéfice de la nation et du monde entier.

Enfin, une idée à creuser, qui part d'un constat simple : la population a besoin de protéines. Si elle n'a pas les moyens de s'en procurer, on ne l'empêchera pas de la chercher en brousse. Ce pays possède pourtant une fortune en bétail et des tribus dont l'élevage est la seule occupation. Cette richesse n'est pas gérée. Il n'existe ni boucheries, ni abattoirs, ni circuit de distribution à grande échelle, dans ce pays. La surproduction bovine et ovine est une réalité, avec les conséquences écologiques que l'on connaît : surpâturages, érosion, sécheresse qui déciment des troupeaux qui auraient dû être vendus. Tout le monde y perd. Et de l'autre côté, la demande est là, insatiable et aveugle, prête à détruire toute la faune. Le paradoxe est stupide. Il manque entre l'offre et la demande le circuit de transformation-distribution de la viande. C'est à mon avis un des grands enjeux économiques et sociaux du pays, sur lequel le nouveau gouvernement à venir devra se pencher sans plus attendre¹. Je lui souhaite bon courage.

¹ A l'époque de notre traversée du Kenya, le pays se préparait pour des élections présidentielles [dont l'enjeu était la succession de Moi](#).